

dès 1817, l'autorité ne permit plus que les danses de corde avec ou sans balancier; en 1819, le retour au premier genre fut toléré. Tout alla bien pendant huit ans. Un jour, hélas! la parole fut ôtée de nouveau à la petite scène du Luxembourg, et l'autorisation préfectorale porta que, dans ses pantomimes, figurerait toujours un Arlequin. La Restauration craignait-elle que la race des arlequins ne se perdît?... On joua donc force arlequinades, et quand une situation n'était pas assez claire, un écriteau donnait au public le mot de l'énigme. Ceci se passait en 1827. L'année précédente, un épisode tragi-comique avait failli mettre en désarroi toute la troupe funambulesque. Le Debureau de l'endroit, un certain Blanchard qui, le matin, était tambour de la garde nationale, et, le soir, revêtait la casaque de Pierrot, s'éveilla un jour tout gonflé d'ambition. Blanchard (le beau nom pour un pierrot!) Blanchard, las enfin de se blanchir le museau au bénéfice d'un directeur, avait rêvé de devenir directeur à son tour. En conséquence, il loua un galetas dans le cul-de-sac Coquenard, et y dressa, à la face de Dieu et des hommes, un spectacle de marionnettes; machines et décorations étaient fabriquées de ses propres mains; la scène, représentant une place publique, avait été barbouillée par l'impressario lui-même, avec un luxe inusité, sur des feuilles de carton et quelques voliges. Plein d'une sage défiance envers les artistes en chair et en os, ses camarades, et redoutant les exigences exorbitantes de tout jeune premier, de toute grande coquette et de tout père noble, il trouva plus simple de dégrossir dans quelques bûches son personnel chantant et dansant. Cinquante écus furent englobés dans cette entreprise hardie; cinquante écus! notre Pierrot, qui ne possédait rien que ses baguettes de tambour, avait dû emprunter cette somme importante. Il comptait la rembourser sur les recettes étonnantes qu'il espérait réaliser; malheureusement, les spectateurs se montrèrent peu nombreux; les échéances arrivèrent beaucoup plus vite que le public; Pierrot se jeta aux pieds de ses créanciers; mais les créanciers de Pierrot se montrèrent imitoyables. Les rosser à la façon de son Polichinelle, c'était une ressource à laquelle il n'osa pas recourir. Cependant, comme il avait plus d'imagination que d'argent, il répandit le bruit d'une mort violente, et quitta furtivement Paris... On fit des recherches sans nombre; Pierrot avait disparu, comme le prophète Elie, âme et corps. Il était oublié du public et de ses créanciers, quand, après les journées de juillet 1830, le mélancolique Blanchard apparut un beau jour à son ancien capitaine, et supplia ce dernier de le réintégrer dans la milice citoyenne, et de lui donner ainsi l'occasion de mettre ses baguettes au service de l'ordre et de la liberté.

Le jour où le théâtre de Bobino avait perdu Blanchard, il avait craqué sur sa base fragile, car Blanchard était alors une des premières colonnes de ce temple élevé à la pantomime. Il sut parer toutefois le coup imprévu que lui portait ce départ funeste. Au mois de février 1828, on lui concéda le droit de jouer des pantomimes à grand spectacle, ainsi que des vaudevilles et pièces comiques à quatre personnages parlants; puis, pour lui comme pour Blanchard, 1830 arriva; après les trois journées, tous les spectacles se trouvèrent un instant débarrassés des entraves qui, sous le précédent régime, pesaient sur eux. Comme les autres théâtres, celui du Luxembourg secoua le joug et se lança dans les représentations du vaudeville et du drame, qui lui ont été conservées. De jeunes auteurs s'essayèrent alors sur la modeste scène de Bobino, et préludèrent aux succès qu'ils devaient obtenir plus tard sur des théâtres d'un ordre plus élevé. Parmi eux se faisait remarquer un tout jeune homme qui, dès l'âge de dix ans, vers 1821, avait débuté sous l'œil paternel par l'interprétation de quelques bouts de rôles sur les planches de Bobino; nous avons nommé M. Clairville, le plus fécond de nos vaudevillistes. Son père s'était fait acteur; il administra assez longtemps pour une société d'actionnaires la petite salle qui nous occupe, et son fils y remplit, grâce à lui, tous les emplois, depuis celui de contrôleur et de souffleur, jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. En 1829, le futur auteur de *Gentil Bernard* y fit représenter sa première pièce, et devint dès lors le principal pourvoyeur de l'endroit. Il se distinguait surtout par les pièces de circonstance qu'il improvisait du soir au matin. Une seule a été imprimée, *Quatorze ans ou la Vie de Napoléon*, en quatre actes (1830, in-8°).

Bobino était alors, comme aujourd'hui, fréquenté par une population d'ouvriers, d'employés, d'artistes et de grisettes, et particulièrement d'étudiants en droit et en médecine, qui, habitant le Quartier latin, trouvaient à ce spectacle un plaisir peu coûteux. Plus d'un grave magistrat, plus d'un docteur en renom pourrait se rappeler combien les lambris peu dorés de Bobino se montrèrent propices à ses premières armes.

Type charmant, grisette séduisante,
Au frais minois, sous un pimpant bonnet,
Ou donc es-tu, gentille étudiante,
Reine sans fard de nos bals sans apprêt?...
Où elle était? au théâtre de Bobino, croquant oranges, galette et sucre d'orge. Des flammes du punch infidèle vestale, elle ne s'était pas encore envolée vers la Chaussée-d'Antin.

Avons-nous besoin de dire que, de la baraque de 1816, depuis longtemps il ne restait plus le moindre vestige? D'importantes améliorations avaient été successivement apportées dans les dispositions intérieures et extérieures de la salle, qui, après 1830, passa rapidement en des mains diverses. Après avoir eu pour administrateur M. Molé, ancien fondateur en caractères d'imprimerie, et M. Hippolyte Baudouin, aujourd'hui propriétaire du *Moniteur de l'armée*, elle a été dirigée par MM. de Villeneuve, Anténor Joly, de Tully et Nestor Roqueplan, qui y firent quelques constructions utiles et l'exploitèrent concurremment avec le théâtre Beaumarchais. M. Hostein leur succéda; puis MM. Leroy et Tournemine, hommes de lettres, achevèrent ce que leurs prédécesseurs avaient commencé; mais le théâtre du Luxembourg n'existait alors qu'en vertu d'une simple tolérance du préfet de police, et n'était considéré que comme spectacle. A la mort de M. Tournemine, en mai 1846, le ministre de l'intérieur, voulant créer une scène de genre dans le faubourg Saint-Germain, en accorda le privilège à M. Coleuille, ancien artiste et ancien directeur de théâtre en province. Sous l'habile gestion de M. Coleuille, le théâtre du Luxembourg prospéra; la salle se métamorphosa complètement et prit même des allures coquettes. Aux pièces nouvelles écrites pour lui, le nouveau directeur joignit des pièces à succès empruntées aux répertoires du Gymnase, du Vaudeville, des Variétés, du Palais-Royal. Le fils de M. Coleuille, jeune comique qui réussissait dans le répertoire d'Arnal, tenait le premier rang dans la troupe, composée d'acteurs expérimentés. Le public, appréciant les efforts constants de l'administration, se porta volontiers à ce spectacle, auquel il ne manquait plus qu'un local spacieux pour prendre rang parmi nos meilleurs théâtres secondaires. A M. Coleuille succéda M. Gaspari. Ce dernier, ancien directeur des théâtres de Batignolles et Beaumarchais, ancien artiste de l'Odéon et du Théâtre-Historique, a travaillé avec ardeur à donner une certaine importance à l'humble voisin de l'Odéon. Depuis quelques années, Bobino est décidément devenu digne de s'appeler le théâtre du Luxembourg. Des revues fort gaies, bien montées, jouées avec un ensemble parfait, y attirèrent, non pas seulement les habitants du quartier, mais aussi la population du centre de Paris. Ces revues, genre dont M. Gaspari semble avoir adopté la spécialité, amènent la foule et donnent une vogue méritée à une scène qui, jusque-là, avait peu fait parler d'elle hors de son quartier. Le Molière de l'endroit, M. Saint-Agnan Cholier, a fait les beaux jours du théâtre avec *Gare l'eau! Route la bosse; Cocher, à Bobino! Paris qui danse! Tire-toi d'la! V'lan, ça y est!* et autres parodies rétrospectives, qui ont eu quelquefois le succès populaire le plus prolongé. Des auteurs en vogue n'ont pas dédaigné de risquer un voyage à la rive gauche pour répondre aux désirs du directeur actuel. C'est ainsi que M. Edouard Plouvier a donné au théâtre du Luxembourg, le 22 octobre 1858, la *Servante maîtresse*, drame en trois actes, et que, le 8 octobre 1859, M. Paul de Kock y a fait représenter une comédie-vaudeville en cinq actes, *Monsieur Gogo*. Parmi les bonnes pièces de ces dernières années, nous citerons les *Petits-fils de Rabelais*, vaudeville en trois actes de MM. Paul de Lascoux et Antonio Watrillon, repris avec succès à la fin de 1863. Excellent comédien en même temps que directeur habile, M. Gaspari a souvent figuré avec succès dans les ouvrages représentés chez lui. Sa femme, actrice d'un talent réel, qui joint aux plus précieuses qualités dramatiques un physique agréable, de la sensibilité, une voix charmante, beaucoup de grâce et de distinction, brille au premier rang parmi les artistes composant la troupe du Luxembourg. Mme Gaspari a joué au Cirque, il y a quelques années, et s'appelait Mlle Amélie Cavalier; elle s'est fait applaudir à la Gaité dans l'*Aveugle*, et au théâtre Beaumarchais dans une foule de créations et de reprises. Au nombre des acteurs qui ont brillé ou brillent encore à l'ancienne salle de Bobino, nous citerons : Détroges, Leriche, Markais, Mmes Esther, Hortense Cavalier, sœur de Mme Gaspari, etc.

Il a été question de démolir le théâtre du Luxembourg pour des nécessités de voirie, et de le reconstruire sur un autre emplacement. Il faudrait dire alors un adieu définitif au nom de Bobino, que le public s'obstine à conserver. Le modeste spectacle populaire, seul endroit où l'étudiant de première année puisse encore espérer de rencontrer le type presque éteint de la grisette, gagnerait-il beaucoup à devenir un édifice théâtral? Il est permis de se poser cette question et d'exprimer un doute. Bobino s'en irait, hélas! où s'en sont allées les neiges d'antan.

BOBINERIE s. m. Syn. de BOBINEUSE. V. BOBINER.

BOBISATIO ou **BOBISATION**. Syn. de BOBISATIO.

BOBIUM, place forte de l'Italie ancienne, chez les Ligures. Aujourd'hui, Bobbio.

BOBLINE s. f. (bo-bli-ne). Entom. Nom vulgaire de la taupe-grillon ou courtilière.

BOBLINGEN, ville du Wurtemberg, cercle du Neckar, à 17 kilom. S.-O. de Stuttgart, ch.-l. du bailliage de son nom; 3,450 hab. Fa-

brication de produits chimiques, brasseries, vinaigres.

BOBO s. m. (bo-bo). Mal, dans le langage des enfants : Avoir bobo, du bobo, un petit bobo, beaucoup de bobo. Faire bobo, du bobo. — Par ext. Mal insignifiant, et propre seulement à tirer des plaintes à un enfant : Ce n'est qu'un bobo. M. Du Bois a un petit bobo à la jambe. (Mme de Sév.) Il pourrait s'élever jusqu'à l'héroïsme, il ne supporte pas un bobo. (G. Sand.)

Dieu! que la médecine est belle!
Jugez-en par deux aperçus :
Les bobos sont au-dessous d'elle,
Et les maux graves au-dessus.

PONS DE VERDUN.

Puis, vous aurez baissains et parades,
Discours et vers, feux d'artifice et fleurs;
Puis, force gens qui se disent malades
Des qu'un bobo cause au roi des douleurs.

BÉRANGER.

Votre bobo croît chaque jour,
Et votre âme s'en inquiète;
Croyez-moi, pour toute recette,
Leclair, satisfait l'Amour.
Quand par vos traits ce dieu nous frappe,
Pour nous vous êtes sans pitié;
S'il vous a prise par le pied,
C'est qu'il veut que l'on vous attrape.

(Vers adressés à Mlle Leclair, de la Comédie-Italienne, sur un bobo qu'elle avait au pied.)

BOBOLI (jardins de), magnifiques jardins du palais Pitti, à Florence, ouverts au public, comme le sont ici ceux des Tuileries et du Luxembourg. Ils furent dessinés par Tribolo et Buontalenti; les fontaines, les grottes, les statues y abondent. Parmi ces dernières, il faut citer l'*Enlèvement d'Hélène*, de Vincenzo de' Rossi, une *Vénus* de Jean de Bologne, deux statues de Bandinelli, et deux autres que Michel-Ange n'avait fait qu'ébaucher. Sous la domination française, on voulut changer la destination de ce jardin, qui avait servi de modèle au parc de Versailles, et le transformer en jardin anglais; mais la tentative ne fut pas heureuse, et, en 1814, sa forme primitive lui fut rendue. Les grands-ducs y pratiquèrent divers essais de culture : François I^{er} la planta de mûriers, afin de propager ces arbres par son exemple, et Ferdinand II y sema des pommes de terre. Les giroflées de Boboli sont renommées, et passent pour les plus belles de l'Europe. Sa fontaine de l'*Isolette*, avec le groupe colossal des *Trois Fleuves*, est un chef-d'œuvre de Jean de Bologne. Du haut des terrasses de ce jardin, on jouit d'une vue magnifique sur Florence; la cité s'offre tout entière aux regards, avec ses monuments qui ont quelque chose de dur et d'austère, et qui contrastent merveilleusement avec les collines riantes et fertiles qui l'entourent.

BOBOLINA, héroïne grecque, morte en 1825. Elle avait épousé un riche armateur de Spetzia, qui fut mis à mort à Constantinople en 1812. Dès lors, elle jura une haine éternelle aux Turcs, et, en 1821, elle arma trois vaisseaux à ses frais pour soutenir la cause de l'insurrection grecque. Elle assista au siège de Tripolizza, concourut au blocus de Nauplie et montra en toute occasion un courage égal à celui des plus illustres guerriers. Elle fut tuée d'un coup de fusil dans un rassemblement tumultueux provoqué par la conduite d'un de ses frères, qui avait séduit une jeune Grecque.

BOBON, ville de l'Océanie, dans l'archipel des Philippines, île et province de Samar; 2,135 hab. Exportation de riz, cire, cacao et toiles.

BOBONAX s. m. (bo-bo-naks). Bot. Arbuste de la famille des palmiers, qui croît dans l'Amérique méridionale, et principalement au Pérou. Il a cette particularité que ses feuilles, dans leur jeunesse, sont repliées sur elles-mêmes; elles ont une couleur jaune tendre, et, découpées en minces lanières, servent à faire les chapeaux appelés panamas.

BOBONNE s. f. (bo-bo-ne — rad. bonne, avec répétition enfantine de la première syllabe). Expression dont se servent les enfants pour désigner la domestique, la gouvernante chargée de veiller sur eux : *Voilà bientôt trois heures, BOBONNE va venir me chercher pour ma leçon; c'est ennuyeux.* (E. Sue.) Terme d'amitié d'un mari à l'égard de sa femme : *BOBONNE! dit-il à sa femme, je vais sortir.* (Balz.)

BOBOS s. m. (bo-boss). Erpét. Grand serpent des îles Philippines.

BOBR ou **BOBRA**, rivière de la Russie d'Europe, gouvernement de Grodno; prend sa source à 18 kilom. S.-E. de cette ville; forme, sur une grande partie de son cours, qui est de 800 kilom., la limite entre la Pologne et la Russie; reçoit à droite la Netta et le Syk, et se jette dans le Narew, au-dessus de Wiza.

BOBRKA, ville de l'empire d'Autriche, Galicie, gouvernement de Lemberg, cercle et à 55 kilom. N.-O. de Brzezany; 2,700 hab. Fabrication de toiles communes.

BOBROF, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 92 kilom. S.-E. de Voronège; ch.-l. d'un district de même nom, sur la rive droite du Bitoug; 5,625 hab. Le nom de cette ville vient de la grande quantité de castors (*bobry*) que l'on chassait autrefois dans ses environs.

BOBROUISK, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 161 kilom. S.-E. de Minsk,

ch.-l. du district de même nom, sur la rive droite de la Bérézina; 5,750 hab. Vainement assiégée par les Français en 1812.

BOBRUN (Henri et Charles), peintres français du XVIII^e siècle. V. BEAUBRUN.

BOBYNET (Pierre), savant jésuite français, né à Montluçon en 1593, mort à Orléans en 1668. Il enseigna la théologie et la philosophie, et fut nommé successivement recteur des collèges de Moulins et de Quimper-Corentin. La plupart de ses ouvrages roulent sur l'horographie. Nous citerons entre autres : l'*Horographie curieuse ou des Horloges et des cadrans* (1644); l'*Horographie ingénieuse* (1647); la *Longimétrie industrielle* (1647); le *Cadran des cadrans universels* (1649); les *Secrets du calendrier rendus faciles aux curieux* (1665).

BOC s. m. (bok). Mamm. Ancienne forme du mot bœuf.

— Argot. Lieu de débauche. Il On dit aussi BOCARD, BOCCARD ou BOXON.

BOCACINO (Camille), peintre italien, né à Crémone en 1511, mort en 1546. Les principaux tableaux de cet artiste sont à l'église Saint-Sigismond de Crémone. On y admire surtout une figure de saint Jean, dont le corps, rejeté en arrière par un mouvement de surprise, forme une courbe contraire à l'arc de la voûte où elle est peinte, et deux grandes compositions où les personnages n'ont pas d'yeux et ne tirent leur expression que de la pose.

BOCAGE s. m. (bo-ka-je. — L'étymologie de ce mot doit être cherchée dans les radicaux empruntés aux idiomes germaniques. V. l'article Bois). Petit bois, lieu agréablement ombragé : *Un bocage épais. Un riant, un frais bocage. Un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants.* (Fén.) *Tout feu divin s'est éteint dans les bocages où Platon fut si souvent inspiré.* (Chateaub.)

L'oiseau qui charme le bocage,
Hélas! ne chante pas toujours.

LAMARTINE.

Que deviendrais-je, hélas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Que ma musette et mon amour?

LA FONTAINE.

De la dénouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

MILLEVOYE.

— **Épithètes**. Frais, agréable, délicieux, charmant, fleuri, riant, parfumé, embaumé, odorant, odoriférant, vert, verdoyant, ombragé, feuillu, touffu, épais, sombre, obscur, silencieux, mystérieux, tranquille, calme, paisible, désert, solitaire, sauvage, isolé, retiré, antique, épineux.

BOCAGE ou **BOCCAGE** s. m. (bo-ka-je — rad. bocard). Métall. Fonte retirée en petits morceaux des laitiers soumis à un bocardage. Il On dit aussi FONTE DE BOCCAGE.

BOCAGE (le), ancien petit pays de France qui formait la partie méridionale du Bessin, dans l'ancienne province de Normandie; il était situé entre l'Orne et la Vire, et avait pour capitale Vire; il fait maintenant partie du département du Calvados. Il s'appelait aussi le nom d'un petit pays, dans l'ancienne province du Poitou, compris actuellement dans le département de la Vendée. Les habitants de ce pays, qui tiraient son nom du grand nombre d'arbres dont il est couvert, prirent une part active à la guerre civile qui désola l'ouest de la France pendant les premières années de la Révolution.

Nous allons donner quelques détails sur le Bocage de Vendée, sa situation, son aspect et ses productions.

« Le Bocage, dit M. Ch. de Sourdeval, essentiellement différent des deux contrées qui l'enserrent (le Marais et la Plaine), repose tout entier sur un prolongement du massif granitique et schisteux qui constitue la péninsule armoricaine. Son aspect est rude comme les saillies du schiste et du granit; ses champs sont divisés en parallélogrammes de un à deux hectares, invariablement entourés de haies composées de chênes, de houx, que l'on entrelace sur pied. Le sol du Bocage varie de la terre la plus fertile à la plus ingrate : la première a pour indice une admirable végétation du chêne; la seconde, la spontanéité, la ténacité de la bruyère et l'air chétif des arbres. Partout, le sol du Bocage a besoin, pour produire, d'être soigneusement travaillé. Il n'a de prairies naturelles que sur les bords encaissés de ses ruisseaux. L'industrie, en outre, a formé artificiellement un assez grand nombre de prairies gazonnées dans les dépressions du sol susceptibles de conserver quelque fraîcheur en été; elles reçoivent un engrais de fumier et de terreau, et une simple irrigation d'eau pluviale en hiver. Des terrains très-arides, voués à la bruyère depuis l'origine des siècles, ont été, de la sorte, convertis en excellentes prairies par l'industrie vendéenne. La chaîne de collines qui, venant de Laignan, passe par Vouant, la Châtaigneraie, Pouzauges, les Herbiers, et va encadrer les bords de la Sèvre-Nantaise, est irriguée, sur certains points, par les eaux vives avec le même art, le même succès qu'en Suisse. Le trèfle est la seule légumineuse de prairie qui prospère dans le Bocage; mais le chou a été, de temps immémorial, la base de la culture fourragère du pays; on en distingue plusieurs espèces : le chou